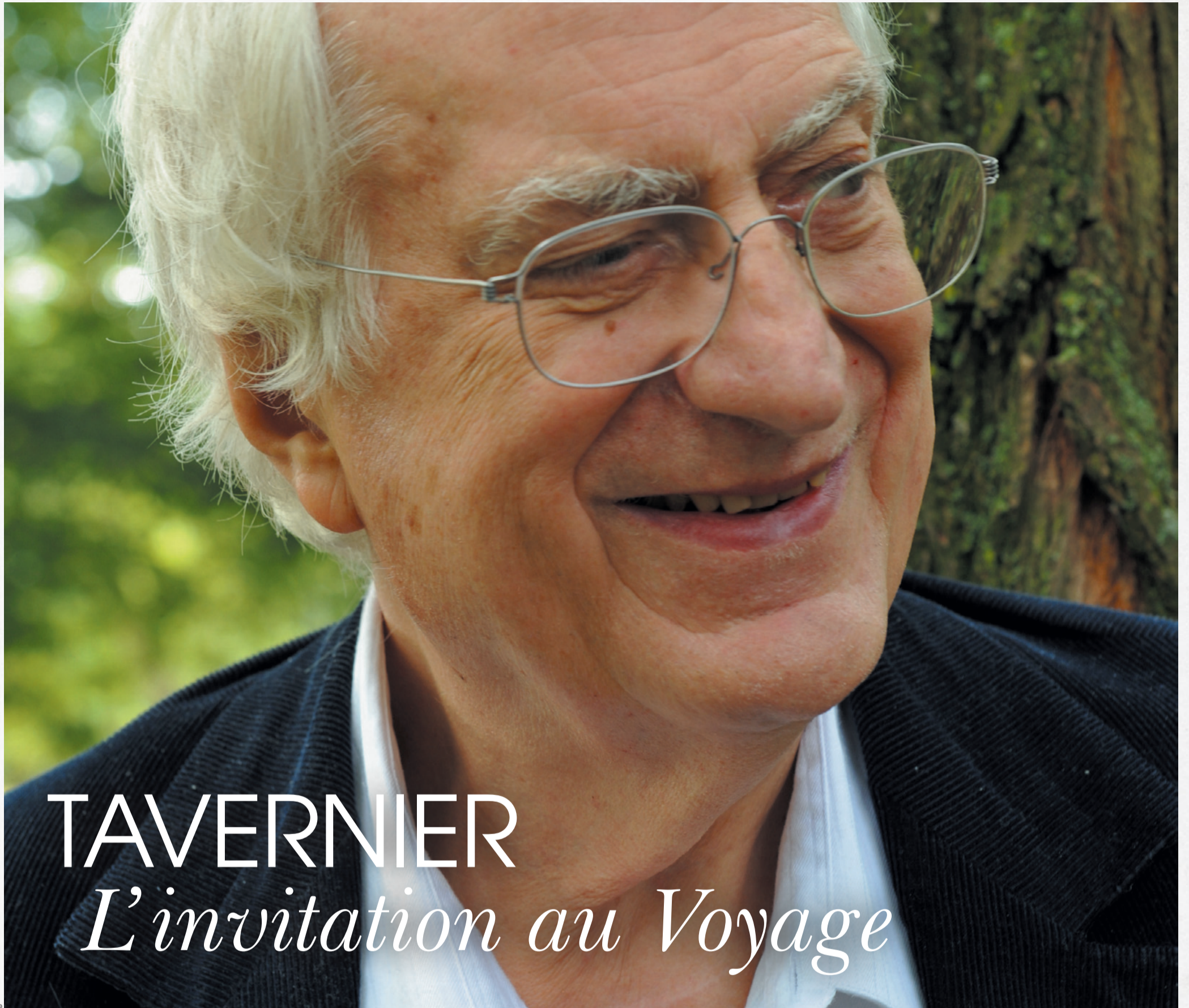


LUMIÈRE 2016 LE JOURNAL #02

« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvions-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté? » Louis Lumière RUE DU PREMIER-FILM 09 OCTOBRE



TAVERNIER *L'invitation au Voyage*



Quand la magie s'unit à la lumière

Karoké endiablé sur la chanson *On ira tous au paradis* de Jean-Loup Dabadie, pour le lancement de la 8^e édition du festival.

PAGE 03



Femmes de cinéma

Cousines pas si lointaines de Catherine Deneuve, les figures féminines du cinéma plus que jamais à l'honneur.

PAGE 03

Chasseuses de dragons

Les Amazones n'ont pas disparu : en Asie, elles ont investi le cinéma d'action, le rock, les mangas et les jeux vidéo. PAGE 04

Esprit d'équipe

Un film est une œuvre collective. Gros plan sur le duo Pierce-Karloff. PAGE 04

Monsieur cinéma s'en est allé

Un salut éploré à Pierre Tchernia, prosélyte souriant du 7^e art, qui s'est éteint à l'âge de 88 ans.

PAGE 04

Invitation au Voyage dans le cinéma français

« *Je voudrais que ce film soit un acte de gratitude envers tous ceux, cinéastes, scénaristes, acteurs et musiciens qui ont surgi dans ma vie. La mémoire réchauffe : ce film, c'est un peu de charbon pour les nuits d'hiver* », dit Bertrand Tavernier. Joli préambule pour ce documentaire sélectionné au Festival de Cannes dans la section Cannes Classic en mai, attendu en salles mercredi.



Ce *Voyage à travers le cinéma français*, les aficionados de Lumière le guettent de longue date : ils en ont suivi la genèse et ont eu la primeur d'extraits, commentés avec fougue et gourmandise par le réalisateur, il y a deux ans. Cette édition 2016 offre au public de Lumière le plaisir de découvrir ce documentaire exceptionnel en avant-première.

Il a l'admiration contagieuse et ne s'embarrasse pas d'écoles ni de querelles de chapelles. Ni de chronologies. Depuis cinq ans, Bertrand Tavernier travaille à cet hommage très personnel aux réalisateurs, acteurs, scénaristes, compositeurs, décorateurs et autres « petites mains » qui lui ont donné du bonheur, tout au long de sa vie de cinéophile. Car le cinéma est avant tout un art collectif... Qu'ils soient reconnus ou sous-estimés, il leur rend hommage avec une égale ferveur, et aime à raconter ce qu'il doit à chacun des cinéastes et comédiens qui ont marqué sa rétine, sa mémoire et son cœur. Jacques Becker, Jean Renoir, Jean Gabin, Marcel Carné, Eddie Constantine, Jean Vigo, Henri Duvivier, Henri Decoin, Jean-Pierre Melville, Claude Sautet... La liste est longue et chaque nom suscite une série d'anecdotes, de souvenirs intimes, une causerie attentive et passionnée. A l'instar de son ami Martin Scorsese dans *Voyage dans le cinéma américain* et *Voyage dans le cinéma italien*, Bertrand Tavernier, « enfant de la cinémathèque », rend hommage au cinéma qui l'a marqué enfant, puis adolescent. Son film est un régal, parce que le cinéaste est doté d'une invraisemblable mémoire, qu'il a le sens de la formule, et qu'il sait comme personne dégager le climat d'une scène, son sens intime, sa pulsation.

« *Arrive Tavernier, nous révélant la beauté pure* »

Martin Scorsese

Au passage, il balaie quelques contre-vérités - « *On a dit que Gabin jouait toujours du Gabin : c'est une connerie noire (...)* Il amène le passé du personnage, sans que ce passé soit décrit » - souligne les audaces : « *l'allusion à la Guerre d'Espagne dans Hôtel du Nord est rare pour l'époque* », sans masquer les travers : « *Melville pouvait humilier les techniciens* ». Et surtout, il rend hommage... aux « *compositeurs français des années 30, 40, 50, 60, qui ont été parmi les meilleurs du monde* ». A François Truffaut, qui a sauvé du néant « *l'une des plus belles partitions du cinéma* » en faisant ré-enregistrer la bande originale du film de Jean Vigo *L'Atalante*, signée par Maurice Jaubert. Au travail d'Henri Langlois à la tête de la Cinémathèque, un inlassable défricheur qui, fier de ses trouvailles, projetait même des copies doublées en vietnamien ! En quelque 400 extraits commentés, Tavernier livre aussi un passionnant auto-portrait et retrace, chemin faisant, sa vie de cinéaste. Après avoir vu le film, Martin Scorsese a écrit : « *Un travail remarquable, fait avec une grande intelligence qui nous éclaire sur le cinéma classique français, sur beaucoup de cinéastes oubliés ou négligés, un travail très précieux. Vous êtes persuadé de connaître tout ça par cœur et arrive Tavernier, nous révélant la beauté pure.* » Ce *Voyage à travers le cinéma français* se poursuivra avec une série qui durera neuf heures... pour notre plus grand plaisir.

un travail très précieux. Vous êtes persuadé de connaître tout ça par cœur et arrive Tavernier, nous révélant la beauté pure. » Ce Voyage à travers le cinéma français se poursuivra avec une série qui durera neuf heures... pour notre plus grand plaisir.

● **Voyage à travers le cinéma français** de Bertrand Tavernier
 > Institut Lumière à 17h30 | Cinéma Comœdia à 18h30 | CNP Terreaux à 19h30
 Éculty Cinéma, lundi à 15h30 | Pathé Bellecour, samedi à 20h30
 en présence de Bertrand Tavernier



Bertrand Tavernier

« *Les films survivent, ils gagnent toujours* »

Ce documentaire prolonge le travail de « passeur de films » que vous menez depuis toujours à l'Institut Lumière ?

– J'ai toujours pensé que l'Institut Lumière était, comme l'est mon film, l'endroit où il n'y avait pas de chapelles, pas de clans, où on essayait, surtout, de voir les films. Un endroit où on ne faisait pas confiance à des rumeurs, des opinions, dont certaines peuvent être empreintes de préjugés de toutes sortes. Et c'est ce qu'on faisait, on s'intéressait aussi bien à des nanars français qu'exhumait Raymond Chirat et souvent il y avait des perles ! Et il avait raison de défendre *Prends la route* de Jean Boyer, qui est un film formidable. Et puis on montrait aussi bien des avant-premières de Clint Eastwood. A cause des présentations que je faisais, Thierry Frémaux tenait beaucoup à ce que ce film existe, il a été l'un de ses inspirateurs.

Vous éduquez le regard : en parlant d'un film, vous vous laissez conduire par une scène, la fluidité d'un mouvement de caméra, et vous pouvez délaissé le reste ?

– Moi j'en parle comme je le ressens, comme un metteur en scène, pas comme un critique de cinéma. Je ne suis pas guide de musée, ce n'est pas mon truc. Mon truc c'est d'essayer de voir dans les films, chez des cinéastes, ce qui m'a touché et ce qui me touche peut-être encore plus fort, de manière différente. La scène de poursuite de *Dernier atout*, elle me marque et je ne l'oublie pas. Quand je la revois, 35 ans plus tard, un truc apparaît : cette scène, elle est vraiment tournée de nuit, elle n'est pas sur-éclairée, et Becker se sert uniquement des phares des motos et des voitures pour éclairer la nuit. Après toute la critique dira « *C'est la première fois avec Melville qu'on fait ça* », et Melville lui-même le dira : ce n'est pas vrai ! Becker l'avait fait mais il ne l'avait jamais dit. Donc ça n'avait pas été noté. La fin de *La Vérité sur Bébé Donge* est sidérante, c'est l'un des plus beaux derniers plans de l'histoire du cinéma français, et ce n'est pas noté, ni la critique ni le réalisateur ne l'ont publicisé.

Vous avez une capacité phénoménale à vous remémorer, des décennies plus tard, une projection, l'état émotionnel et les réflexions qu'elle a suscitées...

– Ça a marqué ma vie. Quand j'étais attaché de presse, on guettait les réactions des journalistes et on vivait les choses de manière tellement forte qu'après ça s'inscrit pour toujours. Chef Baker qui ne lisait pas la musique, on lui jouait un morceau qu'il apprendrait note après note. Et après l'avoir joué, il pouvait le rejouer pendant 15 ans sans jamais faire une fausse note. Moi, quand j'ai vécu certaines choses, j'ai ressenti des émotions, j'ai assisté à des moments qui m'ont marqué, une sortie de Sautet, une phrase de Renoir, une réaction de Melville... je n'ai pas besoin de prendre des notes pour m'en rappeler. Je n'ai jamais fait de fiches, mais j'ai peut-être aussi beaucoup fait fonctionner ma mémoire, alors elle est devenue un vrai muscle.

Vous êtes ému de trouver quelque chose d'«extraordinairement français» dans un film de Renoir ou de Becker. Qu'est ce que cela signifie pour vous ?

– La civilisation qu'on sent derrière ces films, on sent qu'elle est française : il y a une façon de penser, de ressentir certaines choses, de mettre en valeur tel comportement plutôt que tel autre, qui est très très très française. C'est ce qu'on va retrouver chez certains romanciers comme Balzac, Stendhal, Hugo, Proust... c'est quelque chose qui n'est même pas recherché, qui est intégré, c'est une certaine forme de civilisation que les auteurs intègrent, peut-être même à leur corps défendant, simplement parce qu'eux mêmes sont enracinés là-dedans. Même des cinéastes très marqués par le cinéma américain comme Becker, leur œuvre est extraordinairement française. Les films de Melville, eux, sont dans une sorte de terrain vague, beaucoup moins américains qu'il ne le pensait, et en même temps ils ne sont pas en communication avec une réalité française. Ils vivent dans un monde qui leur appartient.

Vous détestez les jugements définitifs. Vous aimez voir et revoir les films, et parfois changer d'avis, avec humilité ?

– Oui tout à fait. Je pense que quelqu'un qui a réussi des films mérite une certaine attention, et que l'expédier en deux ou trois jugements, témoigne d'une prétention que je trouve terrible, et que souvent, l'histoire condamne. Le nombre de metteurs en scène qui ont été napaillés par la critique, et qui survivent ! Commencez par Becker : si vous lisez les critiques de *Casque d'or*, c'est épouvantable ! Si vous relisez la critique d'André Bazin sur *Le Plaisir* de Max Ophüls, dans laquelle il dit « *c'est la mise en scène de Max Ophüls qui détruit le film* »... On est obligé de dire que les films sont supérieurs aux critiques : ils survivent, ils gagnent toujours, donc il faut les regarder avec humilité. Un grand critique disait, « *Si vous êtes critique, vous devez penser que vous risquez de vous tromper dans 50% des cas. Vous devez avoir ça dans la tête* ». Moi même quand j'ai fait quelques critiques, il y en a que je regrette, où j'ai dit des conneries noires ! J'ai éreinté *Le Petit Soldat*, et après il a fallu que je me coltine Godard ! J'étais attaché de presse de Godard, qui me rappelait ça. Politiquement, *Le Petit Soldat* est un film très discutable, mais en même temps, ça ne méritait pas, au détour d'une critique, de balancer ça - ce qui est le péché mignon de beaucoup de gens.

125 minutes de bonheur assuré

Il a signé des bandes originales pour Benoît Jacquot, Anne Fontaine, Volker Schlöndorff ou Jacques Perrin. Le compositeur Bruno Coulais a aussi composé, pour *Voyage à travers le cinéma français*, une musique qui se fond harmonieusement avec les B.O. de Vladimir Kosma et Maurice Jaubert. A Lumière, il donne une master-class sur l'histoire de la musique de films dans le cinéma français et présente deux CD, en vente à la librairie du Village.

L'un est la musique de *Voyage à travers le cinéma français*, l'autre est la réédition d'une quinzaine de morceaux devenus introuvables, dont le générique du *Salaire de la peur* d'Henri-Georges Clouzot, la musique de *Classe tous risques*, de Claude Sautet, celle de *Regain* de Marcel Pagnol, la chanson de *Voici le temps des assassins* de Julien Duvivier. « *125 minutes de bonheur assuré, ce qui n'est quand même pas mal* », dit Bertrand Tavernier.



● **MASTER CLASS**
Histoire de la musique de films dans le cinéma français par Bruno Coulais
 > Institut Lumière, 15h30 (avec le soutien de la Sacem)

● **SIGNATURE**
 > Institut Lumière, à l'issue de la master class (avec Bertrand Tavernier)

Le freak, c'est chic !

Une légende biographique raconte que le jeune Tod Browning (1880 - 1962) aurait un jour quitté père et mère pour suivre une troupe de spectacle itinérant composée d'êtres bizarres (femme à barbe, lilliputiens...) Cette épopée émancipatrice serait à l'origine de la passion du futur cinéaste pour les freaks. La carrière de Browning (acteur puis réalisateur) débute à l'époque du muet pour se terminer prématurément avec l'explosion du parlant. Trois films et deux muses jalonnent son parcours : *Le club des trois* (1925) film de braquage avec l'inquiétant Lon Chaney, *Dracula* (1931) porté par les crocs aiguisés et le regard torve de Bela Lugosi et le chef d'œuvre *Freaks, la monstrueuse parade* (1932), sublime mélodrame dans un cirque avec de vraies et délicieuses créatures dedans ! Comme beaucoup de stars déchues du vieux Hollywood Tod Browning finira ses jours pauvre et solitaire. Contraint de vendre sa maison de Beverly Hills après une carrière qui s'achève en 1939 avec son ultime opus au titre pourtant prometteur : *Miracles à vendre*, le cinéaste regarde le monde tourner sans lui et picole sévère. Un couple de vétérinaire recueille l'artiste maudit avec... ses deux chiens ! Un cancer l'emporte finalement en 1962. Bien-sûr le nom de Tod Browning a depuis ressurgi des manuels d'histoire cinéphilie et son influence sur des cinéastes de l'étrange comme David Lynch (son *Elephant Man* restant le plus visible hommage !), Tim Burton ou encore Guillermo del Toro est palpable.



Récemment, la collection DVD "SF & Horreur" (Warner) proposait deux titres tardifs de Browning : *La marque du vampire* (1932) et *Les poupées du diable* (1935). Ces deux films, produits par Browning, sont réalisés par un cinéaste en plein désarroi existentiel et professionnel. *Freaks, la monstrueuse parade* s'est planté au box-office et son fidèle allié Irving Thalberg - l'homme fort de la MGM - abandonne le proscrit. La désillusion pointe donc le bout de son nez et inonde ces deux objets d'un voile de mélancolie. Dans *La marque du vampire*, enquête sur un crime mystérieux, Bela Lugosi joue les Dracula de pacotille et désacralise volontairement son personnage. Avec *Les poupées du diable*, le cinéaste reverse les perspectives - physiques et morales - pour filmer un acte d'amour sacrificiel.

SOIRÉE D'OUVERTURE



Dans une ambiance plus cinéphilie que jamais, le festival Lumière a donné le coup d'envoi à sa huitième édition. Avec des extraits de films, des surprises et une énergie communicative.

« *Quand la magie s'unit à la lumière* » : une dizaine de minutes d'images d'une efficacité redoutable ont suffi à mettre le spectateur de la Halle Tony Garnier en appétit. Parmi eux, des invités aussi pointus et glamour que Walter Hill, Monica Bellucci, Lambert Wilson, Jean-Loup Dabadie, Alice Taglioni, Line Renaud, Agnès Varda, Mathilde Seigner, Danièle Thompson, Vincent Perez et Karine Silla, Marina Golbahari et Noor Azizi, et, trois ans après avoir reçu le Prix Lumière, Quentin Tarantino. Ce festival ne sera rien sans les femmes, on le comprend en portraits. Prix Lumière 2016, la grande Catherine Deneuve sera bien sûr à l'honneur, mais aussi Marlène Dietrich ou Katharine Hepburn, dont les sublimes visages en noir et blanc défilent sur grand écran. Sans oublier Agnès Varda, dont les magnifiques clichés de Fellini ou de Visconti annoncent l'exposition sous le Hangar du Premier Film. Pas de cérémonie d'ouverture sans humour. Thierry Frémaux défie ses auditeurs de comprendre la tirade d'Arletty, la « *presque trop connue Atmosphère* », aux dires de Bertrand Tavernier. Très compliqué en effet, le charme de la gouaille française sans doute. Bien appliqués, texte entre les mains, les invités prennent la responsabilité de l'ouverture. *On ira tous au paradis* de Jean-Loup Dabadie clôt la cérémonie, dans un karaoké endiablé. La magie a opéré.

SOIRÉE D'OUVERTURE

Femmes de cinéma

Comme chaque année, le festival fête les femmes de cinéma qui, devant ou derrière la caméra ont montré la voie. L'actualité 2016 est riche en découvertes. Ces femmes particulières et réelles, cousines pas si lointaines de l'active Catherine Deneuve, prix Lumière 2016, s'exposent à Lyon sous toutes les formes : des films, un cycle, un documentaire et un livre somme !

Le documentaire *Et la femme créa Hollywood* de Clara et Julia Kuperberg ouvre la voie avec une série de témoignages étonnants, dont celui de Paula Wagner, l'alter ego de Tom Cruise, qui produit quelques-uns des blockbusters actuels les plus performants. Ou celui de Margaret Booth, qui travailla avec Griffith et Louis B. Mayer en toute indépendance. On retrouvera aussi l'implacable Lillian Gish dans une interview datant de 1983, qui révèle que, bien qu'agée, la détermination de cette petite femme au visage si beau et si dessiné, pour parler franc sur le travail à Hollywood, n'avait pas bougé avec les ans.

Au milieu des images d'archives, on découvre alors qu'avant 1920, il y avait un nombre de femmes hallucinant qui travaillaient à Hollywood en tant que productrices, scénaristes, réalisatrices, actrices... Le cinéma n'était pas encore une industrie mais un terrain d'expérimentation marrant où tout était possible puisque rien n'existait encore ! Personne ne se méfiait, et surtout personne ne prenait tous ces petits jeux

au sérieux. Une liberté de courte durée et même mise en pièces avec l'arrivée du succès.

C'est ce qui est passionnant dans ce documentaire, cette façon de décrypter l'histoire et de montrer comment, quand le cinéma est devenu une industrie, une machine ultra-rentable, les femmes ont été écartées par des hommes qui ont repris les postes et fait fructifier ce filon plus que prometteur. Et les femmes alors ? Elles se sont mises essentiellement devant l'écran et ont créé en cachette, comme l'incoercible Mae West. Sous des allures physiques débordantes, qui bouffaient littéralement l'écran, elle écrivait aussi au passage les scénarios de ses films.

Et la femme créa Hollywood revient aussi sur les destins un peu oubliés mais néanmoins forts des pionnières comme Lois Weber, réalisatrice qui créa un studio à elle toute seule, ou la très étrange et retorse Dorothy Arzner auquel Lumière consacre un cycle en sept films, dont *Merrily We Go to Hell* (1932) une version sarcastique et vaillante de *Souçons* (*Suspicion*,

1941) d'Hitchcock avant l'heure ! Une dramédie conjugale avec la comédienne Sylvia Sidney au regard joliment battu, mais qui révèle de bonnes surprises à l'époux perpétuellement ivre et sans colonne vertébrale qu'elle a le bonheur d'aimer.

Sylvia Sidney, on la retrouve dans le livre somme d'Antoine Sire (fils du déjà passionnant homme de radio et de récit Gérard Sire) : *Hollywood, la cité des femmes* (Institut Lumière / Actes Sud). Une série de portraits au féminin, soit 1200 films vus, plus de 300 livres consultés, des analyses et des détails sur des femmes, des femmes et des femmes ! En vingt chapitres tous savamment titrés, Antoine Sire « portraitise » Jean Artur et sa voix nasale, comédienne énervée, mangée par le trac, la filiforme et infernale Barbara Stanwyck, ou Joan Crawford si bien surnommée « *l'ouvrière de l'usine à rêves* ». Un long dossier est consacré à juste titre à l'exophtalmée Bette Davis, ou la très carrée Thelma Ritter ! Un livre, oui, une référence déjà.

Des trésors minutieux à découvrir !



● *Hollywood, la cité des femmes* (Institut Lumière / Actes Sud) en vente à la librairie du Village

PORTRAIT

Un jour, un bénévole



Passionné de cinéma, bilingue et amoureux de Lyon, sa ville d'adoption. Thomas Joudrier, 23 ans avait le CV idéal pour devenir bénévole au Festival Lumière. Originaire de Montélimar, cet étudiant en anglais a eu un véritable coup de foudre pour l'événement : « Je suis venu pour la première fois l'année dernière, j'avais même aménagé mon planning pour assister à tout le festival ! Et j'ai tout de suite été séduit par son concept : c'est vraiment un endroit où toutes les générations partagent leur amour du septième art et où l'on peut rencontrer les réalisateurs et les acteurs ». Attiré par ce festival « pour tous », Thomas garde un souvenir impérissable de certaines séances : « la projection de *Mean Streets* a été un choc, j'ai vraiment pris une claque en le découvrant sur grand écran, c'est d'ailleurs devenu mon film préféré ! J'ai aussi adoré la *Master Class* de l'acteur *Mads Mikkelsen* ». Etre bénévole au sein du Festival Lumière relevait donc de l'évidence pour l'étudiant-cinéophile : « j'adore Lyon et j'avais vraiment envie de promouvoir cet événement, je me suis dit que je pouvais apporter ma pierre à l'édifice ». Pari réussi pour Thomas qui conseille chaque jour les festivaliers au sein de la boutique du Village Lumière.

GIRL POWER

Chasseuses de dragons

Les Amazones n'ont pas disparu : en Asie, elles ont même investi le cinéma d'action, le rock, les mangas et les jeux vidéo. Guerrières et rebelles, aussi sexy qu'implacables, ces héroïnes modernes maîtrisent le sabre et le kung fu, encaissent les coups sans frémir et bottent les fesses de leurs adversaires masculins. Ce réjouissant documentaire part à leur rencontre, d'une mégapole asiatique à l'autre.



Elles ne sont pas là pour faire tapisserie, ni servir le thé. Au départ danseuse classique et ex Miss Malaisie, la gracieuse mais non moins athlétique Michelle Yeoh a, à elle seule, réinventé l'héroïne des films d'action hong-kongais. « Pour une comédienne asiatique, pratiquer les arts martiaux signifie pouvoir développer un peu d'énergie masculine, yang. Donc loin d'être perçue comme une contrainte, cette discipline leur apparaît comme une force qui leur permet de rivaliser avec les hommes au sein d'une industrie assez machiste », explique le réalisateur, Yves Montmayeur. Si les femmes guerrières ont toujours existé dans le Wu Xia Pian, un cinéma épique chinois qui mêle acrobaties aériennes et combats d'arts martiaux, c'est le film d'Ang Lee *Tigre et dragon*, sorti en 2000, qui les remet au



goût du jour. James Bond Girl de *Demain ne meurt jamais*, Michelle Yeoh exécute elle-même cascades et combats depuis plus de trente ans et donne même des complexes à Jackie Chan ! « Le public féminin adore, on vient me dire : Il était temps qu'on voie cela à l'écran », raconte, dans le documentaire, la tigresse du cinéma hong-kongais. Zhang Ziyi, sa partenaire de *Tigre et dragon*, confie avoir dû se surpasser pour jouer des scènes très physiques. A elles deux, ces reines des arts martiaux font voler en éclats le cliché de la femme asiatique poupée de porcelaine, et incarnent une nouvelle amazone, guerrière et insoumise. Dans le sillage de ces pionnières, bien d'autres superstars, ultra-populaires et millionnaires, sont nées ces dernières années : Shu Qi, envoûtante dans le sublime *The assassin* de Hou Hsiao-hsien ou Fan Bingbing, actrice, chanteuse et productrice, Zhao Wei qui a prêté ses traits à la guerrière légendaire *Mulan*. « Aujourd'hui les jeunes filles chinoises imitent les attitudes de ces stars émancipées qui affichent leurs opinions dans tous les médias locaux. La star taïwanaise Shu Qi vient juste de se marier à... 40 ans ! Un truc impensable il y a encore 10 ans dans une société ultra-conservatrice. » Pas de doute, le Girl Power est à l'honneur cette année à Lumière.

● *Dragon Girls, les amazones pop asiatiques* d'Yves Montmayeur
 > Villa Lumière, 19h15

TANDEM

L'esprit d'équipe

Un film est une œuvre collective. Gros plan sur quelques beaux duos de créateurs, dont le travail est à admirer au festival.

Les séances sont longues, de plus en plus longues. Il arrive au studio dès l'aube, pour une interminable préparation, un exercice d'immobilité complète qui met à l'épreuve sa patience, et même un peu plus que ça. William Henry Pratt a 45 ans, une haute silhouette au visage émacié, mais personne ou presque ne le connaît sous son nom ou sous son vrai visage : à l'écran, sous le pseudo exotique de Boris Karloff, il est savamment grîmé en créature recousue par un savant fou (*Frankenstein*, 1930), Chinois sadique aux ongles effilés (*Le Masque d'or*, 1932), ou, comme ici, grand prêtre égyptien, Imhotep, attendant dans son sarcophage sa nouvelle vie. Pas de souci, elle arrivera.

Sur le plateau de *La Momie* (1932), son tortionnaire est son complice habituel : Jack Pierce, deux ans de moins que lui, patron du maquillage chez Universal, et inventeur de ces masques multiples. Tortionnaire et bon génie : Karloff est un acteur de seconde zone qui ne mange pas souvent à sa faim quand Pierce modèle sur lui le visage du monstre de Frankenstein. Son étrangeté, l'effroi qu'il provoque ont fait de lui une star. L'acteur supporte alors l'odeur entêtante du collodion, ce dérivé de l'éther avec lequel Pierce



colle une à une les bandelettes de *La Momie*. Dans son costume de mort égyptien, Karloff ne peut même pas aller aux toilettes !

Revenu à la vie, Imhotep a la peau soigneusement parcheminée d'un vieillard de... 3000 ans. Autre séance de maquillage, autre création de Pierce. Puissant, forcément hiératique, Karloff impressionne encore, fait croire à l'impossible. Karl Freund, chef-op de Lang ou Murnau, signe le film de ses longs travellings aux lumières expressionnistes. Sans diminuer son apport, il faut reconnaître que la momie, et plus largement les monstres d'Universal n'auraient pas été les mêmes sans la collaboration patiente et acharnée du duo Pierce-Karloff. En une quinzaine de films, entre 1930 et 1944, ils ont inventé l'horreur moderne.

● *La Momie* de Karl Freund,
 > CNP Bellecour, 22h (en présence de Aurélien Ferenczi)
 > Cinéma Opéra, mercredi à 17h45 (en présence de Delphine Gleize)
 > Pathé Bellecour, samedi à 14h30 (en présence de Aurélien Ferenczi)

MONSIEUR CINÉMA



Adieu, Pierre Tchernia

C'est un salut éploré qu'un festival pour amoureux du cinéma se doit d'envoyer à un autre grand amoureux du 7^e art, prosélyte souriant d'une passion commune. Pierre Tchernia, qui s'est éteint à l'âge de 88 ans, était Monsieur Cinéma, du nom de l'émission qu'il anima de 1967 à 1980 : deux cinéphiles – souvent fort érudits – s'y battaient à coups de titres de films, un jeu de culture encyclopédique comme on n'en fait (presque) plus. Les plus âgés se souviennent aussi que ce grand type prématurément dégarni était « l'ami de Mickey », présentateur bienveillant de courts métrages Disney qui faisaient la joie des jeunes téléspectateurs des années 70.

De *Mardi Cinéma* aux *Enfants de la télé*, où il trouva une seconde notoriété, en affectueux « papy », conteur des balbutiements de l'audiovisuel, Pierre Tchernia mit sa bonhomie et son humour au service du grand et du petit écran. Mais l'amateur de cinéma fut aussi un auteur de cinéma. Et inspiré : *Le Viager* (1971), qu'il avait co-écrit avec son ami René Goscinny, le génial inventeur d'Astérix, est une comédie satirique de haut vol, qui traverse l'Histoire de la France – et notamment de la Résistance – avec une forte dose d'ironie. En Michel Serrault, il trouva son interprète fétiche, qui joua ensuite dans tous ses films. Humoriste, humaniste, un grand Monsieur nous a quittés. Salut, Pierrot !

AU PROGRAMME LUNDI



● *Je suis un sentimental* de John Berry
 En présence de Bertrand Tavernier
 > CNP Terreaux 17h



● *Panique à Needle Park* de Jerry Schatzberg
 En présence de Jerry Schatzberg
 > Pathé Bellecour, 17h30



● *L'Homme tranquille* de John Ford
 En présence de Laurent Gerra
 > Ciné-Rillieux / Rillieux-la-Pape, 20h



● *Jean de Florette* de Claude Berri suivi de



● *Manon des sources* de Claude Berri
 En présence d'Emmanuelle Béart et Sophie Seydoux
 > Pathé Bellecour, 20h

PROGRAMME DU SOIR

NUITS LUMIÈRE

4 quai Augagneur, Lyon 3^e / Berges du Rhône

— DIMANCHE 9 OCTOBRE

NUIT 3 :
**MR APÉRITIVO
 ET MR DAY**



Plus d'informations sur Nuits Lumière

Entrée libre dans la limite des places disponibles



Conception graphique et réalisation : François Garnier / Agence Heure d'été
 Rédaction en chef : Rebecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux
 Contributions : Virginie Apiou (Femmes de cinéma), Laura Lepine (Un jour, un bénévole), Charlotte Pavard (Quand la magie s'unit à la lumière), Adrien Dufourquet (L'esprit d'équipe, Pierre Tchernia), Thomas Baurez (Le billet de StudioCinémaLive)
 Imprimé en 5 000 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org